

Marie-Thérèse HAUTIER,
bibliste et aumônière aux Soins Palliatifs
des Cliniques universitaires Saint-Luc (Bruxelles)

Texte paru dans « Cahier biblique » « la mort en lien » 2013
Ouvertures selon la vision des SP

Est-il possible d'accompagner la personne en fin de vie pour qu'elle « réussisse » sa mort ?

Existe-t-il un art de « bien mourir » ?

Un modèle, quelle que soit sa construction, peut-il servir à accompagner la dernière étape de la vie ?

Dans un monde épris de maîtrise, en recherche inlassable de sécurité, la mort « réussie » ne marquerait-elle pas le couronnement obligé de la vie ?

Voici d'abord quelques questions issues d'une pratique de terrain et d'échanges avec les différents partenaires en soins palliatifs (infirmières, médecins, bénévoles). Je les mettrai ensuite en résonance et en lien avec les évangiles.

La « bonne mort » serait-elle une mort paisible, quand on est réconcilié avec soi-même et ses proches, entouré des personnes aimées ? Une mort délivrée de l'inquiétude de laisser les siens dans la tristesse de la séparation ou le besoin ?

Ou bien est-elle une mort brusque, sans souffrance physique ou psychique, qui surgit à l'improviste et vous cueille dans votre quotidien ?

Ou encore est-elle une mort décidée, organisée dans les moindres détails et à la minute près : « quand je veux, et comme je veux » ? Il est bien difficile de répondre à ces questions : chaque vie, chaque situation est particulière.

Les accompagnants souhaitent d'une part que la mort corresponde au désir du patient, pour peu qu'il ait été en mesure de le suggérer : être entouré, s'endormir, pouvoir clôturer ses « affaires » en termes de mise en ordre, de succession, de dispositions pour « après », etc.

D'autre part, le désir omniprésent des proches est la gestion optimale de la souffrance. En cas de démence, de coma, quand il n'y a plus de contact verbal, d'échanges, ils s'interrogent, se trouvant confrontés à une impuissance décapante. Ils préfèrent alors que cela ne dure pas des jours, des semaines qui les épuisent. Il est extrêmement pénible de voir un proche se dégrader plus ou moins vite : « Docteur, soulagez-le/la ; c'est insupportable de le/la voir souffrir ainsi ! Faites quelque chose ! »

Est-il possible de puiser dans les évangiles des éléments significatifs qui nous permettent d'élaborer davantage notre réflexion ? Nous mettons en lien des situations bien différentes : celles de patients en fin de vie et celle de Jésus.

L'issue au terme d'une maladie ou l'issue d'une condamnation et d'une sentence exécutée n'ont finalement de dénominateur commun que la mort.

La mort de Jésus est-elle un modèle de « bonne mort », applicable à d'autres situations ?

Jésus était conscient, en se rendant à Jérusalem, qu'il allait vers sa mort. Au cours de ses prédications, ses prises de position ont d'emblée suscité une réaction agressive de la part des autorités religieuses. Déjà en Mc 3,6, les Hérodiens et les pharisiens cherchaient à le faire mourir. Aller à Jérusalem, c'est choisir de ne pas esquiver la menace, c'est prendre le risque de l'affrontement qui débouchera sur sa mort.

Pour rejoindre Jérusalem, « il durcit sa face pour se mettre en route » (Lc 9,51) : comme les prophètes, il assume l'inéluctable. Cependant, rien n'est gagné d'avance : la tourmente extérieure qui survient l'ébranle au plus profond de lui-même. Le jardin des oliviers devient le jardin de l'agonie, au double sens de ce mot : angoisse et combat. L'angoisse l'envahit - « Mon âme est triste à en mourir » (Mt 26,38) - , et le combat intérieur fait rage. Tout son être se cabre, dans un refus d'une mort violente et il prie son Père d'écarter cette coupe. Descendant au plus profond de lui-même, il va trouver le laborieux chemin de l'acceptation : « Mon père, s'il est possible que cette coupe passe loin de moi ! Pourtant non pas comme je veux, mais comme tu veux ! » (Mt 26,39). Cette supplication, il l'exprime à trois reprises, comme si cette humble répétition était nécessaire pour parvenir finalement au consentement.

Sur la croix, Jésus pousse ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46).

Cri abyssal ; douleur physique, déréliction, sentiment d'abandon, d'injustice. Jésus n'a plus de mots à lui, il emprunte alors ceux du psaume 22. Il se sent abandonné de tous, même de son Père. La suite du psaume introduira un retournement positif, un élan de confiance envers Dieu - (v. 22b : « tu m'as répondu »), mais le Christ ne la prononce pas. Il est dès lors primordial de ne pas gommer la vigueur de ce cri désespéré et de le laisse résonner jusqu'à aujourd'hui.

Le parcours de la dernière étape de la vie est propre à chacun.

Les uns l'auront imaginé, prévu, d'autres pas, surpris par sa brusque irruption : mais la réalité souvent déjoue les prévisions, et le moins préparé parfois se découvre le plus prêt.

Le parcours peut se révéler chaotique ou serein. Comme des vagues, des soubresauts d'angoisse viennent parfois entamer la sérénité. Ce dernier combat

constitue une dé-maîtrise progressive de ses représentations, des désirs de chaque agonisant.

La « bonne mort » serait-elle la mort non pas souhaitée, mais finalement assumée, où chacun pourrait faire sienne la parole ultime de Jésus selon Jean (19,20) : « Tout est accompli » ?

En d'autres termes, il s'agirait d'être en mesure de dire sereinement : « tout est bien ainsi » ; on a fait ce qu'on a pu, et même s'il y a eu des erreurs, des fautes de parcours, voici venu le moment où tout se récapitule.

Cette acceptation réaliste n'est-elle pas aussi celle du « bon larron », comme l'a appelé la tradition (Lc 23,33-43) ? Crucifié à côté de Jésus, il reconnaît lucidement : « Nous, nous avons ce que nos actes ont mérité » ; et en même temps, il reconnaît aussi qui est Jésus et s'ouvre à la crainte de Dieu. Surprenant retournement de vie en ce moment ultime, qui va lui ouvrir les portes du paradis et faire de lui le premier saint, le seul qui aura été reconnu par Jésus !

Il n'y aurait donc pas de « modèle » pour accompagner les personnes en fin de vie. Nous sommes simplement compagnons d'humanité. Le chemin est difficile, parfois, mais c'est le difficile qui est le chemin.

Il est à souhaiter, dans les équipes de soins palliatifs, mais aussi en toute situation de fin de vie, que la personne puisse trouver ou se choisir un accompagnant au temps de l'angoisse, avec lequel il pourra dialoguer, relire l'évangile pour relier sa vie, prier, comme l'a fait Jésus avec son Père, son unique interlocuteur au moment ultime. Il pourra ainsi mettre sa vie en lien par la parole (et la Parole), et trouver du sens ou simplement un écho à sa propre vie, alors pleinement assumée. Heureux sommes-nous d'en être les témoins privilégiés, chaque fois que ce « possible » se réalise. Toutefois, rien ne permet de le prévoir ni de l'assurer.